

1. Pas de vérité, mais des vérités ?

Eusèbe de Césarée, Préparation évangélique (IVe siècle après J.-C.)

Il est nécessaire, avant tout, de faire porter l'examen sur notre pouvoir de connaissance, car si la nature ne nous a pas faits capables de connaître, il n'y a plus à poursuivre l'examen de quelque autre chose que ce soit. (...) Pyrrhon d'Élis soutint en maître cette thèse. Il dit que celui qui veut être heureux a trois points à considérer : d'abord quelle est la nature des choses ; ensuite dans quelle disposition nous devons être à leur égard ; enfin ce qui en résultera pour ceux qui sont dans cette disposition. Les choses, dit-il, il les montre également indifférentes, immesurables, indécidables. C'est pourquoi ni nos sensations, ni nos jugements, ne peuvent, ni dire vrai, ni se tromper. Par suite, il ne faut pas leur accorder la moindre confiance, mais être sans jugement, sans inclination d'aucun côté, inébranlable, en disant de chaque chose qu'elle n'est pas plus qu'elle n'est pas, ou qu'elle est et n'est pas, ou qu'elle n'est ni n'est pas. Pour ceux qui se trouvent dans ces dispositions, ce qui en résultera, dit Timon, c'est d'abord l'aphasie, puis l'ataraxie.

1. La doctrine soutenue par Pyrrhon d'Élis se nomme **scepticisme**. Qu'affirme cette doctrine à propos de la connaissance ?
2. Comment Pyrrhon justifie-t-il cette thèse ?
3. Lire le complément sur le scepticisme (page 2) et répondre aux deux questions.
4. Comment être heureux, selon un sceptique ?
5. Comment René Descartes réfute-t-il le scepticisme avec son cogito ("Je pense donc je suis") ? Voir les deux textes suivants.
6. Voyez-vous d'autres arguments contre le scepticisme ?

René Descartes, Méditations métaphysiques (1641), Discours de la Méthode (1637)

« Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses ; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente ; je pense n'avoir aucun sens ; je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. (...) Je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps ; ne me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point ? Non certes, **j'étais sans doute**, si je me suis persuadé, ou seulement **si j'ai pensé quelque chose**. » (*Méditations métaphysiques*)

« Et remarquant que cette vérité : **je pense, donc je suis**, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. » (*Discours de la méthode*)

Les tropes d'Agrippa (fin du 1er siècle) : arguments sceptiques pour démontrer qu'il n'y a jamais de connaissance vraie

1. **Le trope du désaccord** : pour toute affirmation (ou thèse), il existe une affirmation contraire (ou anti-thèse) qui peut être défendue avec des arguments tout aussi valables.
2. **Le trope de la relativité** : toute thèse dépend du point de vue de la personne qui l'énonce. Ce qui est vrai pour quelqu'un peut ne pas l'être pour un autre, car les perceptions et les jugements sont relatifs à des contextes individuels ou culturels.
3. **Le trope de la régression à l'infini** : pour justifier une thèse, il faut s'appuyer sur une hypothèse qui ne peut pas être prouvée, ou alors qui nécessite une justification par une autre hypothèse, et ainsi de suite à l'infini. On ne peut donc pas arriver à un fondement premier et définitif d'un raisonnement.
4. **Le trope du cercle vicieux (dialèle)** : une thèse est justifiée par une hypothèse, mais cette hypothèse est elle-même justifiée par la thèse initiale. On tourne en rond sans jamais parvenir à une preuve indépendante ou extérieure.

PLATON, Théétète (Ve s. avant J.-C.)

Allons, bienheureux homme, poursuivra Protagoras, sois plus brave, attaque-moi sur mes propres doctrines et réfute-les, si tu peux, en prouvant que les sensations qui arrivent à chacun de nous ne sont pas individuelles, ou, si elles le sont, qu'il ne s'ensuit pas que ce qui paraît à chacun devient, ou s'il faut dire être, est pour celui-là seul à qui il paraît. (...) Car j'affirme, moi, que la vérité est telle que je l'ai définie, que chacun de nous est la mesure de ce qui est et de ce qui n'est pas, mais qu'un homme diffère infiniment d'un autre précisément en ce que les choses sont et paraissent autres à celui-ci, et autres à celui-là. Quant à la sagesse et à l'homme sage, je suis bien loin d'en nier l'existence ; mais par homme sage j'entends précisément celui qui, changeant la face des objets, les fait apparaître et être bons à celui à qui ils apparaissent et étaient mauvais. Et ne va pas de nouveau donner la chasse aux mots de cette définition ; je vais m'expliquer plus clairement pour te faire saisir ma pensée. Rappelle-toi, par exemple, ce qui a été dit précédemment, que les aliments paraissent et sont amers au malade et qu'ils sont et paraissent le contraire à l'homme bien portant. Ni l'un ni l'autre ne doit être représenté comme plus sage — cela n'est même pas possible — et il ne faut pas non plus soutenir que le malade est ignorant, parce qu'il est dans cette opinion, ni que l'homme bien portant est sage, parce qu'il est dans l'opinion contraire. Ce qu'il faut, c'est faire passer le malade à un autre état, meilleur que le sien.

Quelle est la thèse de Protagoras sur la vérité et sur la sagesse et comment la justifie-t-il ?

Complément sur le scepticisme : l'anecdote de Pyrrhon et d'Anaxarque

Lire ce texte de Roger Pol-Droit (extrait de « Fous comme des sages »), qui raconte une anecdote à propos de Pyrrhon.

- 1) Sur quels arguments repose l'attitude de Pyrrhon ?
- 2) Quel problème moral sa décision pose-t-elle ?



Pyrrhon d'Élis et Anaxarque d'Abdère, vers 310 avant notre ère, dans la campagne d'Athènes...

Les joies de la boue : l'indifférence serait-elle la source du bonheur ?

La région est marécageuse. Il faut être imprudent pour s'y aventurer. Deux philosophes, parmi les mares et les sentiers peu sûrs, cheminent en silence. Anaxarque, une âme rieuse et moqueuse dans un corps déjà vieux. Pyrrhon, son disciple, qui s'efforce à demeurer impassible, indifférent. Il a décidé de ne plus donner son avis, puisqu'il ne possède d'avis à proprement parler sur rien. Si rien ne garantit leur véracité, pourquoi céder à ses émotions? Que sait-on, en somme? Pas grand-chose.

Pyrrhon et son maître Anaxarque marchent ensemble depuis déjà longtemps. Ils marchent car il n'y a rien d'autre à faire. Sans vouloir se préoccuper des risques du lieu. La route est boueuse, soit. Incertaine, probablement, mais pas moins que les opinions humaines. Les choses échappant jusqu'à présent à nos capacités de connaissance, comment savoir si en vérité elles sont bonnes ou mauvaises? Ceux qui ont proclamé cette route dangereuse, qu'en savent-ils?

Si leur chemin s'aventure à présent sur ce sentier glissant, c'est qu'ils ont préféré aller droit devant plutôt que faire confiance aux vaines opinions des hommes. Cette plaine insalubre est comme un décor de théâtre. La vie est un songe. Quelque chose comme cela. Or que peut-on dire d'un songe? Pas grand-chose. Si. J'ai rêvé. Deux amis, déjà courbés sous le poids des ans, rêvent ensemble.

Leur chemin longe à présent un terrain gorgé d'eau, ce genre d'endroit dont le commun des hommes dirait, sans hésitation: « Voici des eaux boueuses, donc un danger. » Faudrait-il, sur la base d'une opinion répandue, retourner d'où on est venu? Et si le danger n'était pas là où on l'avait cru? Si la mort nous attendait plutôt chez nous, tranquillement, dans notre lit, ce soir même? se demande Anaxarque, qui ne manque jamais une occasion de s'égayer au spectacle du monde.

Soudain, la terre se dérobe sous ses pieds. Anaxarque glisse, part en avant dans la glaise, s'enfonce dans l'eau boueuse. Il faudrait lui venir en aide, le sortir de là. Pyrrhon poursuit son chemin comme si de rien n'était, sans même jeter un regard à son maître. L'autre, enfoncé jusqu'au cou dans la boue, agite en silence une main terreuse. Le disciple, lui, demeure droit sur ses jambes. Il entend se libérer totalement du point de vue humain, ne veut rien affirmer. Il s'efforce de laisser les choses être ce qu'elles sont, libres de tout jugement. Il ne dira jamais qu'Anaxarque est tombé. Anaxarque est-il d'ailleurs tombé? Est-il en difficulté?

«Quelle honte! » disent les paysans. Ils ont vu le vieil homme glisser dans la boue. Tous jugent sévèrement l'indifférence de son disciple. Voilà bien les jugements des hommes. Ils savent toujours ce qu'il convient de faire ou de dire. Plusieurs paysans s'apprentent à frapper Pyrrhon quand surgit le vieux maître, enduit de boue. Il n'est pas beau à voir. Il s'avance d'un pas ferme vers son disciple. On se doute qu'il va maintenant le corriger.

Mais non. Anaxarque ouvre de grands yeux qui disent la reconnaissance plutôt que la colère. Il serre dans ses bras Pyrrhon impassible, lui transmet du même coup sa boue et sa joie. L'accident était pour lui sans importance, mais la réaction de Pyrrhon est une merveille.

« Vous avez vu? demande-t-il aux paysans. Quelle impassibilité! Comme il a été indifférent! Comme il mérite l'estime de son maître! »

Le maître ne cesse d'êtreindre son disciple, toujours indifférent, et de le féliciter. Se tournant vers ceux qui restent, Anaxarque dit finalement:

« Que ces marécages soient dangereux, je ne l'assure pas. Qu'ils le paraissent, je l'accorde.»

Les derniers spectateurs esquissent un sourire idiot.

2. Pourquoi défendre la vérité ?**Karl Popper, *La Société ouverte et ses ennemis* (1979)**

La principale maladie philosophique de notre temps est le relativisme. Par relativisme, j'entends la doctrine selon laquelle tout choix entre des théories rivales est arbitraire : soit parce que la vérité objective n'existe pas ; soit parce que, même si l'on admet qu'elle existe, il n'y a en tout cas pas de théorie qui soit vraie, ou (sans être vraie) plus proche de la vérité qu'une autre ; soit parce que, dans les cas où il y a deux théories ou plus, il n'existe aucun moyen de décider si l'une est supérieure à l'autre. (...) Certains des arguments invoqués à l'appui du relativisme découlent de la question même : « *Qu'est-ce que la vérité ?* », à laquelle le sceptique convaincu est sûr qu'il n'y a pas de réponse. Mais, à cette question, on peut répliquer d'une façon simple et raisonnable - qui ne satisferait probablement pas notre sceptique - qu'une affirmation ou un énoncé sont vrais si, et seulement si, ils correspondent aux faits. Que veut dire « *correspondre aux faits* » ? Bien qu'un sceptique ou un relativiste puisse trouver aussi impossible de répondre à cette question qu'à la précédente, c'est en réalité aussi facile et même presque banal. Par exemple, tout juge sait bien ce qu'un témoin entend par vérité : c'est justement ce qui correspond aux faits. (...) Par exemple, l'énoncé « *Smith est entré dans le magasin peu après 10 h 15* », correspond aux faits si, et seulement si, Smith est entré dans le magasin peu après 10 h 15. À première vue, la phrase en italique nous paraît constituer un lieu commun, mais peu importe. En y regardant de plus près, on voit qu'il s'agit : 1) d'un énoncé, 2) de certains faits, et 3) que la phrase permet d'établir les conditions évidentes qui doivent être remplies pour que l'énoncé corresponde aux faits.

1. Comment Karl Popper définit-il la vérité ?
2. Comment définit-il le relativisme ?
3. Par quels arguments rejette-t-il le relativisme ?

Platon, *Théétète*, vers 369 av. J.-C.

En général, j'aime fort la doctrine de Protagoras, que ce qui paraît à chacun existe pour lui ; mais le début de son discours m'a surpris. Je ne vois pas pourquoi, au commencement de *la Vérité*, il n'a pas dit que la mesure de toutes choses ⁽¹⁾, c'est le porc, ou le cynocéphale ou quelque bête encore plus étrange parmi celles qui sont capables de sensation. C'eût été un début magnifique et d'une désinvolture hautaine ; car il eût ainsi montré que, tandis que nous l'admirions comme un dieu pour sa sagesse, il ne valait pas mieux pour l'intelligence, je ne dirai pas que tout autre homme, mais qu'un têtard de grenouille.

Si, en effet, l'opinion que chacun se forme par la sensation est pour lui la vérité, si l'impression d'un homme n'a pas de meilleur juge que lui-même, et si personne n'a plus d'autorité que lui pour examiner si son opinion est exacte ou fautive ; si chacun se forme tout seul ses opinions et si ces opinions sont toujours justes et vraies, en quoi donc, mon ami, Protagoras était-il savant au point qu'on le croyait à juste titre digne d'enseigner les autres et de toucher de gros salaires, et pourquoi nous-mêmes étions-nous plus ignorants, et obligés de fréquenter son école, si chacun est pour soi-même la mesure de sa propre sagesse ? Pouvons-nous ne pas déclarer qu'en disant ce qu'il disait, Protagoras ne parlait pas pour la galerie ? Car examiner et entreprendre de réfuter mutuellement nos idées et nos opinions, qui sont justes pour chacun, n'est-ce pas s'engager dans un bavardage sans fin ?

⁽¹⁾ *Socrate fait ici référence à la thèse de Protagoras énoncée dans le texte dans la première partie de la leçon : L'homme est la mesure de toutes choses.*

Quels sont les arguments de Socrate contre le relativisme de Protagoras ?

ARISTOTE, *Métaphysique* (IV^e siècle av. J.-C)

Attacher une valeur égale aux opinions et aux imaginations de ceux qui sont en désaccord entre eux, c'est une sottise. Il est clair, en effet, que ou les uns ou les autres doivent nécessairement se tromper. On peut s'en rendre compte à la lumière de ce qui se passe dans la connaissance sensible : jamais, en effet, la même chose ne paraît, aux uns, douce, et, aux autres, le contraire du doux, à moins que, chez les uns, l'organe sensoriel qui juge des saveurs en question ne soit vicié et endommagé. Mais s'il en est ainsi, ce sont les uns qu'il faut prendre pour mesure des choses, et non les autres. Et je le dis également pour le bien et le mal, le beau et le laid, et les autres qualités de ce genre. Professer, en effet, l'opinion dont il s'agit, revient à croire que les choses sont telles qu'elles apparaissent à ceux qui, pressant la partie inférieure du globe de l'œil avec le doigt, donnent ainsi à un seul objet l'apparence d'être double ; c'est croire qu'il existe deux objets, parce qu'on en voit deux, et qu'ensuite il n'y en a plus qu'un seul, puisque, pour ceux qui ne font pas mouvoir le globe de l'œil, l'objet un paraît un.

1. Quelle est la thèse d'Aristote et en quoi s'oppose-t-elle à celle de Protagoras ?
2. Comment Aristote justifie-t-il sa thèse ?

3. Doit-on toujours dire la vérité ?

KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785)

Il est sans doute conforme au devoir que le débitant n'aille pas tromper le client inexpérimenté, et même c'est ce que ne fait jamais dans tout grand commerce le marchand prudent ; il établit au contraire un prix fixe, le même pour tout le monde, si bien qu'un enfant achète chez lui à tout aussi bon compte que n'importe qui. On est donc loyalement servi ; mais ce n'est pas à beaucoup près suffisant pour qu'on en retire cette conviction que le marchand s'est ainsi conduit **par devoir** et par des principes d'honnêteté ; son intérêt l'exigeait, et l'on ne peut pas supposer ici qu'il dût avoir encore par surcroît pour ses clients une inclination immédiate de façon à ne faire, par affection pour eux en quelque sorte, de prix plus avantageux à l'un qu'à l'autre. Voilà donc une action qui était accomplie, non par devoir, ni par inclination immédiate, mais seulement dans une intention intéressée.

Une action accomplie par devoir tire sa valeur morale non pas du but qui doit être atteint par elle, mais de la maxime d'après laquelle elle est décidée ; elle ne dépend donc pas de la réalité de l'objet de l'action, mais uniquement du principe du vouloir d'après lequel l'action est produite sans égard à aucun des objets de la faculté de désirer.

1. Quelles sont les deux raisons pour lesquelles un marchand fait payer le prix juste à son client ? 2. Laquelle est réellement un devoir et pourquoi ? 3. Comment définiriez-vous le devoir ?

Le principe : « agis à l'égard de tout être raisonnable (de toi-même et des autres) de telle sorte qu'il ait en même temps la valeur d'une fin en soi » (...) revient précisément à ceci : que pour principe fondamental de toutes les maximes ⁽¹⁾ des actions il faut poser que le sujet des fins, c'est-à-dire l'être raisonnable même, ne doit jamais être traité simplement comme un moyen, mais (...) toujours en même temps comme une fin.

Or il suit de là incontestablement que tout être raisonnable, comme fin en soi, doit pouvoir, au regard de toutes les lois, quelles qu'elles soient, auxquelles il peut être soumis, se considérer en même temps comme auteur d'une législation universelle, car c'est précisément cette aptitude de ses maximes à constituer une législation universelle qui le distingue comme fin en soi ; (...) D'après cela, tout être raisonnable doit agir comme s'il était toujours par ses maximes un membre législateur dans le règne universel des fins. Le principe formel de ces maximes est : agis comme si ta maxime devait servir en même temps de loi universelle (pour tous les êtres raisonnables).

⁽¹⁾ Une maxime est une formule énonçant une règle de conduite, une règle morale.

Expliquez les deux principes moraux de Kant : 1) Ne traite jamais autrui comme un simple moyen mais toujours comme une fin ; 2) Agis comme si ta maxime devait servir en même temps de loi universelle

Benjamin Constant, *Des réactions politiques* (1796)

Benjamin constant, philosophe français, imagine la situation suivante : si un ami, poursuivi par un assassin, se cache chez vous, et que l'assassin frappe à votre porte et vous demande s'il est là : allez-vous mentir à l'assassin, ou dénoncer votre ami par interdit moral du mensonge, comme le préconiserait Kant ?

Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris de manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. Nous en avons la preuve dans les conséquences directes qu'a tirées de ce dernier principe un philosophe allemand qui va jusqu'à prétendre qu'envers des assassins qui vous demanderaient si votre ami qu'ils poursuivent n'est pas réfugié dans votre maison, le mensonge serait un crime [...]. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droit, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui.

Quels sont les arguments de Constant pour réfuter le devoir inconditionnel de ne jamais mentir ?

Emmanuel Kant, *D'un prétendu droit de mentir par humanité* (1797)

Kant répond à Benjamin Constant dans un ouvrage, "Du prétendu droit de mentir", dans lequel il défend sa position : il faut toujours dire la vérité, même à un assassin.

Avez-vous arrêté par un mensonge quelqu'un qui méditait alors un meurtre, vous êtes juridiquement responsable de toutes les conséquences qui pourront en résulter ; mais êtes-vous resté dans la stricte vérité, la justice publique ne saurait s'en prendre à vous, quelles que puissent être les conséquences imprévues qui en résultent. Il est possible qu'après que vous avez loyalement répondu oui au meurtrier qui vous demandait si son ennemi était dans la maison, celui-ci en sorte inaperçu et échappe ainsi aux mains de l'assassin, de telle sorte que le crime n'ait pas lieu ; mais, si vous avez menti en disant qu'il n'était pas à la maison et qu'étant réellement sorti (à votre insu) il soit rencontré par le meurtrier, qui commette son crime sur lui, alors vous pouvez être justement accusé d'avoir causé sa mort. En effet, si vous aviez dit la vérité, comme vous la saviez, peut-être le meurtrier, en cherchant son ennemi dans la maison, eût-il été saisi par des voisins accourus à temps, et le crime n'aurait-il pas eu lieu. Celui donc qui ment, quelque généreuse que puisse être son intention, doit, même devant le tribunal civil, encourir la responsabilité de son mensonge et porter la peine des conséquences, si imprévues qu'elles puissent être. C'est que la véracité est un devoir qui doit être regardé comme la base de tous les devoirs fondés sur un contrat, et que, si l'on admet la moindre exception dans la loi de ces devoirs, on la rend chancelante et inutile.

Quels sont les arguments de Kant pour défendre notre devoir absolu de dire la vérité, même si c'est à un assassin ?